

6^{ème} conférence 1994-1995

ANNEE DE LA FAMILLE

La « civilisation de l'amour » n'est pas une utopie

père Marie-Dominique Philippe, o.p.

à Boulogne, le 19 mars 1995

« AMOUR ET BEAUTE »

EDUCATION ET ART

Particulièrement vaste, ce sujet prend aujourd'hui une très grande importance étant donné que quantité de jeunes sont très attirés par l'art, par la *beauté*, et ont beaucoup plus de peine à découvrir ce qu'est pour l'homme le *bien*. La morale classique orientait vers le bien, le bonheur, et on peut dire qu'il y a aujourd'hui une crise morale très forte, très grave, où le point de vue esthétique, le point de vue de la beauté et de l'art, semble avoir une emprise beaucoup plus forte que l'attraction du bien. Il y a donc là un sujet qu'il faut aborder, mais je précise tout de suite que c'est un sujet extrêmement vaste, de sorte que nous ne pourrions en toucher que quelques points.

La première chose à faire est de préciser, au plan philosophique (c'est-à-dire dans une recherche de vérité au niveau *humain*) ce qu'est l'amour et ce qu'est la beauté. Je rappellerai d'abord cette phrase de Thomas d'Aquin, dont je ne sais plus la référence mais que je suis sûr d'avoir lue : la beauté est une disposition normale pour l'amour. C'est très juste. La beauté ne doit pas être rivale de l'amour — bien que parfois elle le devienne. La beauté ne doit pas être regardée (dans une vision dialectique) en opposition à l'égard de la bonté et de l'amour.

Pour éviter cette rivalité, cette opposition, il est bon de comprendre que, si on regarde vraiment ce qu'est l'amour et ce qu'est la beauté, il ne peut pas y avoir d'opposition ; mais on voit tout de suite que la beauté a sur nous une emprise si particulière que, très souvent, elle l'emporte sur l'amour. L'art exerce aujourd'hui sur quantité de jeunes, une séduction extrêmement forte, de sorte que le point de vue du bien, et surtout du bien moral, semble être un peu effacé, mis au second plan.

Qu'est-ce donc que l'amour ? L'amour existe à différents niveaux. Il y a quelques années, on m'avait demandé de répondre à toute une série de questions que les jeunes pouvaient se poser. J'ai donc essayé de répondre, dans un dialogue qui a paru ensuite sous le titre *Au cœur de l'amour*, où j'ai essayé de préciser, d'une manière très simple, que l'amour, pour chacun d'entre nous, est vécu à des niveaux très différents¹. Ce n'est pas si simple, d'aimer vraiment, c'est même la chose la plus difficile. En effet, il y a d'abord un amour au niveau instinctif. Pourquoi certaines personnes nous

attirent-elles, alors que d'autres, pas du tout ? Grave problème ! Il y a un amour instinctif à l'égard de certaines personnes qui nous attirent, et cette attraction est spontanée, irrationnelle, on ne sait pas pourquoi on est attiré. Il y a aussi la passion. Nous sommes ou pouvons être des êtres passionnés, et il y a un amour passionnel, que saint Thomas a étudié avec beaucoup d'intérêt². Il est même le premier théologien à avoir étudié avec autant d'intérêt les diverses passions qui sont toutes, en quelque sorte, des visages de l'amour passionnel. L'amour passionnel, nous savons tous ce que c'est — du moins, j'espère que nous avons tous vécu un peu l'amour passionnel, qui est parfois lié à l'instinct, et parfois plutôt à l'imagination. La passion prend ainsi deux orientations très différentes : une orientation très imaginative et une orientation très instinctive, liée soit à l'instinct du boire et du manger, soit à l'instinct sexuel (dont aujourd'hui on ne cesse de parler). Pour saint Thomas, les passions dites du « concupiscible » sont commandées par l'amour passionnel, par le désir et la jouissance. Voilà déjà trois visages de l'amour passionnel qui sont très proches l'un de l'autre, et qui sont tous commandés par cet amour passionnel.

Qu'est-ce que cet amour passionnel ? C'est difficile à préciser. C'est le bien sensible qui s'empare de nous et qui nous connaturalise à lui. L'amour nous connaturalise au bien ; et l'amour-passion, c'est être pris, saisi par le bien sensible. Quand ce bien sensible est absent, on le *désire* ; et quand il est présent, on *jouit* de lui. Et comme au bien sensible s'oppose le mal sensible, il y a, parallèlement à ces trois passions (amour, désir, jouissance), trois autres passions qui regardent le mal sensible : la haine, la fuite et la tristesse. Mais le mal n'est vécu que parce qu'il s'oppose au bien. Là, évidemment, on pourrait discuter indéfiniment sur l'ordre de ces six visages du bien et du mal. Aristote étudie les passions à propos de l'art, notamment de la rhétorique : un bon rhéteur, c'est celui qui sait manier les passions, les apaiser ou les éveiller. Les passions sont à la fois un terrain qui concerne le bien et, par l'imagination, un terrain qui s'oriente vers l'art. Il y a un terrain commun entre l'amour et la beauté, et il est intéressant de découvrir ce terrain commun : c'est la passion, la passion à l'égard du bien sensible présent ou absent.

L'autre domaine des passions, qu'on appelle l'« irascible », regarde le bien difficile, qui éveille en nous la lutte. Il y a des tempéraments qui aiment la lutte ; pour eux quand il n'y a pas de lutte, tout semble dormir, et ils trouvent cela assommant. C'est très curieux : il y a des tempéraments tels que, dès qu'ils sont là, immédiatement la lutte commence, sans qu'on sache pourquoi. J'avais une tante qui était comme cela, et elle était connue, à tel point que dès qu'elle arrivait, les tempéraments un peu paisibles fuyaient parce qu'on savait que, immédiatement, il y aurait des luttes (des luttes familiales, évidemment), des oppositions. Il y a des tempéraments qui aiment cela, pour pouvoir être victorieux de la lutte — car, en définitive, c'est cela. L'irascible met en nous une grande capacité de colère. La colère est une forme d'amour ; c'en est une forme très curieuse, pas très facile à supporter, mais c'est bien une forme d'amour. On ne serait jamais en colère si on n'aimait pas. C'est parce qu'on aime qu'on se met en colère, quand on s'aperçoit que le pauvre, le plus faible, « encaisse » des injustices ; et chacun d'entre nous est particulièrement sensible à telle ou telle injustice : injustice à l'égard des biens temporels, injustice sociale, injustice au niveau de l'erreur : par exemple, dans le domaine de la liturgie, ceux qui cherchent la vérité, dès qu'ils voient une erreur, se mettent tout de suite en colère et ce sont des colères fortes ! parce que les colères religieuses sont

¹ *Au cœur de l'amour*. Entretien sur l'amour, le mariage et la famille. Propos recueillis par Frédéric Lenoir. Le Sarmant-Fayard 1987.

² Voir M.-D. PHILIPPE, *De l'amour*. Mame-Éditions universitaires 1993, pp. 101 sq.

particulièrement fortes... Il y a aussi, parfois, des colères à l'égard du beau ; et, bien sûr, des colères politiques — on voit cela dans les temps de préparation à l'élection du Président de la République ! Car là, c'est très important pour tous les citoyens, et on voit alors que leur irascible est particulièrement développé. C'est très curieux, de voir la manière dont les gens votent, cela révèle beaucoup de choses qui d'habitude restent cachées. Dans ce domaine, chacun a ses opinions, car il n'y a pas de vérité absolue dans le domaine politique ; dans cet ordre-là il n'y a pas de bien absolu, il n'y a pas d'archange qui descende du ciel pour se présenter comme Président de la République. On peut se mettre à rêver, à penser qu'il faudrait maintenant, pour sauver la France, une Jeanne d'Arc politique... parce que seule une femme pourrait recueillir la totalité des voix, une femme qui, avec sa force et en orientant vers la vérité, pourrait secouer un peu cette torpeur politique... Mais je ne vais pas faire ici un discours électoral, parce qu'alors nous nous diviserions en deux, ou en trois, ou en quatre, et chacun prétendrait avoir la vérité absolue ! Or il n'y a pas de vérité absolue dans ce domaine, mais les passions y sont excitées. Les passions religieuses et les passions politiques sont les domaines où on voit le mieux ce qu'est la passion, et où on voit le mieux comment très souvent, la passion aveugle. Et quand les passions politiques et les passions religieuses s'unissent, alors c'est vraiment affolant, cela devient des choses tyranniques... Je dis tout cela pour montrer ce qu'est l'amour passionnel. L'amour passionnel est souvent tyrannique, parce qu'on est persuadé qu'on est seul à avoir le véritable amour et la véritable vérité (car il y a des passions à l'égard de la vérité).

Au delà des passions, il y a un amour spirituel, un amour qu'on appelait autrefois « de bienveillance » (*benevolentia*) pour celui qu'on aime. Cet amour regarde la *personne* humaine, et la personne humaine en tant qu'elle est bonne et nous attire. Le propre du bien est d'attirer, et l'amour est « extatique », c'est-à-dire : il nous fait sortir de nous. Même l'amour passionnel nous fait sortir de nous — mais avec beaucoup de bruit : les élections, cela fait beaucoup de bruit, cela excite et engendre aussi des colères ! L'amour spirituel porte sur la personne humaine dans ce qu'elle a de plus profond et de plus authentique. On aime une *personne* humaine, on l'aime d'un amour spirituel, d'un amour d'amitié. J'aime cette expression « amour d'amitié » (que saint Thomas emploie³), parce qu'on oppose parfois amitié et amour, ce qui n'est pas juste. En France, on fait très souvent cela, depuis Descartes. C'est en effet Descartes qui a été à l'origine de cette opposition, en réduisant l'amour à une passion. Mais ce n'est pas vrai. Le véritable amour est spirituel, et dans l'amour spirituel il y a un choix — on choisit son ami — et un amour réciproque. C'est pour cela que l'amour n'est parfaitement amour que quand il est spirituel. Tant qu'il n'est que passionnel, ce n'est pas le véritable amour. Et toute l'éducation humaine et chrétienne consiste à apprendre à aimer, à aimer ce qu'il y a de spirituel et à éviter de s'arrêter trop longtemps à un amour passionnel, à un amour de jouissance. C'est là que l'éducation, dans ce qu'elle a de plus humain et de plus chrétien, doit faire porter tous ses efforts. Ce n'est pas facile, parce que l'imagination — surtout dans un climat comme le nôtre — devient souveraine. Le cinéma et la télévision excitent l'imagination d'une façon terrible, et en excitant l'imagination ils excitent les passions, et quand les passions sont excitées l'amour spirituel a beaucoup de peine à se développer et à avoir la première place : on n'est plus que passionné. Nous avons tous vu des êtres pris par la passion, qui sont comme des chiens

³ Voir *Somme théologique*, I-II, q. 26, a. 4 ; II-II, q. 23, a. 1. Sainte Catherine de Sienne l'emploie aussi, mais pas au sens philosophique ; elle l'emploie pour désigner la perfection de la charité (voir *Dialogue*, ch. 48) — puisque saint Thomas affirme que la charité est une amitié (II-II, q. 23, a. 1). — Sur l'amour d'amitié, voir M.-D. PHILIPPE, *Les trois sagesse* (Fayard 1994), pp. 36 sq.

enragés ; inutile de vouloir prendre une position inverse de la leur : on n'est pas écouté, parce qu'ils sont complètement emportés par le feu de la passion.

L'éducation doit permettre d'acquérir une conscience personnelle des différents degrés de l'amour : de l'amour instinctif, en passant par l'amour passionnel (avec ses onze visages⁴ imaginatifs, romantiques), pour arriver à un amour spirituel qui porte sur la personne : l'ami. On aime l'ami et on se donne à lui, on le choisit, et dans cet amour il y a une réciprocité. Et cet amour spirituel peut être surnaturalisé, transformé par la grâce chrétienne : c'est la charité, l'*agapè*, qui est aussi un amour d'amitié. Tout l'effort de Thomas d'Aquin consiste à montrer que la charité est un amour d'amitié à l'égard de Dieu, car il y a une certaine réciprocité. Dieu nous a aimés le premier⁵, il nous a choisis⁶, mais il attend de nous une réponse, une réciprocité, un choix : on choisit Dieu pour l'aimer, on choisit le Christ pour l'aimer. Enfin, à partir de l'amour du Christ, il y a la charité fraternelle qui, elle aussi, est ou plutôt doit devenir progressivement une amitié.

La beauté est un tout autre domaine. Il faut d'abord bien distinguer les deux. La beauté fait beaucoup plus appel à l'intelligence et à nos connaissances sensibles. Là aussi on peut distinguer différents niveaux, car il n'y a pas qu'une seule beauté. Qu'est-ce que le beau ? c'est très difficile à préciser⁷. Le beau, pour Thomas d'Aquin, est la « splendeur de la forme », tandis que le bien implique une perfection et, au delà de la perfection, une capacité d'attirer. On distingue assez facilement le fait de dire de quelqu'un qu'il est très bon, et d'un autre qu'il est parfait. Il y a des gens parfaits qui ne nous attirent pas du tout : on dirait qu'ils ont avalés la loi, ils sont raides et ne voient que la justice. Ils sont parfaits, jamais ils ne commettraient une imperfection, mais ils ne sont pas attirants du tout ! La bonté est au-dessus de la perfection, elle est plus que la perfection : la bonté *attire*. Il y a des gens qui attirent, parce qu'ils sont bons.

La beauté, elle, *séduit*. Il y a des séductions qui sont bonnes et des séductions qui sont mauvaises. Etre séduit par la beauté, ce n'est pas mauvais. Etre insensible à la beauté n'est pas un bien ! La beauté implique toujours un élément sensible. La bonté aussi, mais pas du tout de la même façon. La beauté implique une connaissance sensible, et tous les arts développent un aspect d'une beauté sensible. Ainsi, la beauté picturale est la splendeur de la forme lumineuse, de la lumière — pensons à la beauté d'un visage, la beauté des yeux... Car c'est avant tout le regard qui attire.

Quand j'étais maître des novices (je l'ai été très jeune, mais ne le suis pas resté parce que j'étais plutôt fait pour enseigner), j'avais été très intéressé de recevoir ce conseil d'un vieux Père-maître : « Vous verrez, c'est le regard qui nous permet de saisir les relations personnelles entre les novices, et de discerner les séductions que les uns exercent sur les autres. » Il avait parfaitement raison. Le regard séduit, et les séducteurs le savent. Cela, c'est très mauvais ! Mais ce qui nous importe ici, c'est de saisir que le beau *séduit* alors que l'amour *attire* — voilà la grande différence. On est attiré par le bien et on est séduit par le beau. Et — j'y insiste — être séduit par le beau, c'est bon. Je dis bien : c'est bon, parce que c'est une qualité humaine. Celui qui n'a jamais été séduit par la beauté, c'est un « pauvre type », à qui il manque quelque chose ; il y a une dimension qu'il n'a pas découverte. Mais celui qui reste dans la séduction, et qui joue avec la séduction, celui-là n'est plus

⁴ Amour, désir et jouissance ; haine, fuite et tristesse (ce qu'on appelle les passions du « concupiscible »). Espoir et désespoir, crainte et audace, colère (passions de l'« irascible »).

⁵ Cf. 1 Jn 4, 19.

⁶ Jn 15, 16 : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis pour que vous alliez et portiez du fruit, et que votre fruit demeure ».

⁷ Voir M.-D. PHILIPPE, *Philosophie de l'art* (Ed. universitaires 1994) II, pp. 180 sq.

un pauvre type, il est au contraire très malin, mais c'est dangereux, et même très dangereux, parce qu'on peut vivre toute sa vie dans la séduction, et que la séduction arrête l'amour.

Je me souviens d'un jeune qui, en âge de se marier, me confiait : « Je connais deux jeunes filles, une qui m'attire et l'autre qui me séduit [connaissant l'une et l'autre, je voyais très bien de quoi il parlait]. Si j'écoutais mon instinct artistique, je me marierais tout de suite avec celle qui me séduit. Mais épouse-t-on la séduction ? » Là était la question : « Se marie-t-on avec la séduction ? ». J'ai répondu : « Non, surtout pas ! On se marie avec quelqu'un qui nous attire et qui est bon. » — « Oui, mais ce n'est pas facile, d'abandonner la séduction » me disait-il. Il avait raison ; du reste, il faut toujours qu'elle reste un peu. Saint Thomas le dit bien : la beauté est une disposition au mariage. La beauté séduit, et une beauté qui séduit conduit à l'amour — car la séduction peut conduire à l'amour, quand elle ne prétend pas finaliser la personne. Mais si la beauté devient pour nous un absolu et une fin, on tombe alors dans un esthétisme, dans un primat de l'art, on ne recherche plus que la séduction et on rejette tout ce qui n'est pas brillant. La splendeur de la forme, la beauté, c'est le brillant qui séduit, cela a des facettes multiples qui séduisent ; et si la séduction est trop forte, il n'y a plus d'amour, parce que chacun d'entre nous est limité dans son capital de vie. Si la séduction prend tout — et cela peut arriver quand on est jeune —, c'est une terrible tentation. On voit bien cela quand on lit Baudelaire : le diable peut être beau et il peut séduire, mais il n'est pas bon. D'une manière générale, toute tentation est une séduction ; tandis qu'on ne dira jamais que le bien qui attire est une tentation. Toute tentation est une séduction parce qu'elle nous prend d'une manière telle qu'on ne voit plus que cela. La séduction est à la fois intellectuelle et sensible ; la beauté, en effet, est sensible, elle prend nos sensations. Chaque art développe une séduction, une séduction de lumière, comme la peinture, ou une séduction de volume, comme la sculpture (c'est plus matériel, c'est moins lumineux que la peinture), et ainsi de suite. La musique implique aussi une séduction, qui peut même être très forte : on peut se laisser prendre par cela au point de ne plus vouloir vivre que de musique.

En faisant cette distinction nous retrouvons bien la réalité. Je sais que certains voudraient faire de la beauté un « transcendantal »⁸. Le père Garrigou-Lagrange, qui était un grand théologien, a même dit que la beauté était la synthèse des transcendants, et Jacques Maritain a repris cela⁹. C'est du reste étonnant, quand on a connu le père Garrigou-Lagrange, car il n'était pas quelqu'un à se laisser séduire, il avait au contraire une très grande rigueur dans sa recherche de vérité ; mais il a compris que tout ce qu'on appelle les « transcendants » (on dirait aujourd'hui les valeurs suprêmes, mais ce n'est pas tout à fait la même chose) est immédiatement « convertible » avec l'être, avec la réalité, tandis que le beau n'est pas immédiatement convertible avec l'être. Le beau implique toujours la forme, l'ordre, la proportion, mais dans un éclat ; le beau n'est pas l'ordre, il n'est pas la proportion, mais il y a un éclat, une splendeur, quelque chose qui dépasse, et c'est cela qui séduit. Car ce n'est pas l'ordre qui séduit. Certes, les gens très ordonnés sont séduits par l'ordre, parce qu'ils ont une connaturalité avec l'ordre et qu'ils ont horreur du désordre (et il peut y avoir là des disputes indéfinies parce qu'il y a des ordres différents) ; mais l'ordre ne séduit pas par lui-même. L'ordre existe dans le beau et il existe dans le bien : quelque chose qui est bon implique un ordre, cela attire et pacifie ; ce n'est donc pas l'ordre qui distingue le beau du bien. Ce qui les distingue, c'est la forme dans sa splendeur. Le beau est *splendor formae*, tandis que le bien est au

⁸ Les « transcendants » expriment l'intelligibilité correspondant à la découverte des principes propres de l'être et de sa propriété, l'un.

⁹ Voir *Philosophie de l'art*, II, pp. 199 sq. et p. 239.

contraire un dépassement de l'ordre qui fait qu'une réalité, une personne, est bonne. Et la bonté d'une personne humaine n'est pas la même que la bonté d'un chien. On dira : « Comme ce chien est bon ! » Il est bon parce qu'il ne mord pas son maître ou sa maîtresse ; il est méchant pour les autres et il est bon pour son maître, c'est quelque chose de très particulier. On pourra aussi dire qu'il est beau, et c'est autre chose. Les Grecs cherchaient à tout prix à unir le beau et le bien. Pour nous le beau et le bien sont parfaitement unis en Dieu, mais en dehors de Dieu il y aura toujours quelque chose qui sera plus du côté de la beauté ou plus du côté de la bonté.

Une fois qu'on a bien distingué les deux, on voit qu'il ne faut pas les opposer puisque, de fait, Dieu est beau et Dieu est bon. Le psaume prophétise au sujet de Jésus en disant qu'il est « le plus beau des enfants des hommes »¹⁰, et Marie est la plus belle de toutes les femmes, plus belle que la plus belle des déesses grecques, d'une beauté encore beaucoup plus forte et beaucoup plus profonde, mais peut-être aussi beaucoup plus cachée. Il y a des beautés cachées, et ce sont celles qui s'allient à la bonté. Il y a aussi des beautés fulgurantes qui ne sont pas forcément en opposition avec la bonté, mais qui le seront facilement parce qu'elles veulent tout prendre et se manifester. Le beau se manifeste, alors que le bien peut se cacher. Il y a là une distinction très nette, du point de vue pratique, comme entre la grosse pivoine et la petite violette. La bonté se cache, tandis que la beauté ne se cache pas, au contraire. Si on est très bon on essaiera de la voiler... Marie était sûrement assez cachée, assez voilée, mais Joseph a su découvrir à la fois sa bonté et sa beauté. Joseph a été séduit par Marie, par la beauté de Marie, c'est sûr, parce que Joseph n'était pas un imbécile, il était artiste, il avait le sens de ce qu'est le beau ; mais cette séduction qu'il a éprouvée à l'égard de Marie l'a conduit à un amour.

C'est cela qui est important dans notre vie et dans l'éducation, surtout aujourd'hui. Il faut éveiller l'enfant à quelque chose de beau, il faut découvrir à quelle beauté il est le plus sensible — beauté picturale, ou beauté musicale, ou autre... Certains sont sensibles à toutes, et c'est très bien, mais on peut aussi être plus orienté vers l'une que vers l'autre, et cela fait partie de l'éducation. Eduquer le sens du beau, faire découvrir ce qui est beau, voilà qui est très important dans la vie d'un jeune, aujourd'hui. On commence à être artiste en goûtant l'art, en étant pris par la beauté de la musique, ou la beauté picturale, ou celle de la sculpture. Il faut d'abord goûter, et cela, c'est le point de vue esthétique qui est en nous et qu'on doit développer. Une éducation qui ne développerait absolument pas ce qu'est la beauté serait amputée de quelque chose qui est très important. Là il faut avoir du génie, et la mère l'a pour ses enfants, si elle est vraiment mère et si elle essaie de l'être (ou la grand-mère, mais c'est déjà plus difficile parce que la grand-mère n'a peut-être pas tout à fait le même goût que sa belle-fille, et donc elle doit aller doucement !). Il faut découvrir dans quel sens le petit garçon ou la petite fille trouvera quelque chose qui l'épanouira, par quel genre de beauté il sera séduit. Mais cela ne doit en rien être rival du bien, qui est plus caché, le bien que notre conscience morale découvre progressivement, le bien du développement de notre personne humaine. Et pour découvrir le bien il faut avoir le sens de la vérité, il faut découvrir et développer l'amour de la vérité et l'horreur du mensonge — c'est capital dans l'éducation.

Il y a une certaine vérité dans la beauté (il y a des choses qui sont « tape-à-l'œil » et qui ne sont pas vraiment belles, on s'en fatigue), mais ce n'est pas la même que dans la bonté. Dans la bonté, la vérité est plus forte, et dans l'éducation c'est cela qu'on doit chercher. On doit développer un souci de vérité du côté de la beauté, de l'art, et du côté de la bonté. C'est très important dans le

monde d'aujourd'hui, où on vit constamment dans le mensonge. Les périodes électorales sont particulièrement fécondes en matière de rhétorique : on grossit, on grossit, pour flatter, et on ne s'occupe absolument plus de la vérité. Cela, c'est terrible, parce que c'est tromper les hommes, et que tromper les hommes, c'est grave. Nous vivons dans une société où le mensonge s'impose et où on ne voit pas la vraie qualité des hommes.

Les parents et les éducateurs doivent donc bien saisir cet équilibre, cette harmonie qu'il doit y avoir entre le point de vue de la beauté et celui de la bonté, et comprendre que les deux doivent être maintenus avec force — sinon on ne fera pas une personne humaine. Une personne humaine qui n'aurait aucun sens de la beauté, cela n'irait pas, parce que la vérité réclame une certaine splendeur dans sa manifestation, et que la bonté réclame une certaine splendeur dans son attraction. La beauté est là comme une disposition à la recherche de la vérité et une disposition à l'attraction du bien ; c'est cela qu'il faut à tout prix comprendre dans l'éducation. Mais attention ! Ne disons pas, à cause de cela, que le beau, pour être vraiment le beau, doit toujours être relatif au bien ; que le beau, pour être vraiment le beau, doit être entièrement relatif à la vérité. Il y aurait là une moralisation qui ne serait pas juste. La très grande difficulté est de voir jusqu'où le beau a une indépendance. C'est très important, parce que le beau a son originalité propre et donc ne doit pas être relatif (quand je dis « disposition », je ne veux pas dire « relatif »). Il ne doit pas être relatif, parce qu'alors il perdrait sa splendeur. Comment la splendeur de la forme pourrait-elle être relative ? c'est impossible. Dès qu'on est relatif à quelqu'un, on est second, et dès qu'on est second, on n'a plus de splendeur. Nous connaissons tous cette tentation : il faut être premier pour avoir du « panache », pour se manifester. Dès qu'on est second, on est relatif et on perd sa splendeur. Les artistes sentent cela très fort quand ils sont en face de chrétiens un peu moralisants, et ils leur disent : « Vous n'y comprenez rien du tout ! Vous regardez la beauté uniquement du point de vue de la morale, et vous vous servez de la beauté pour la morale — mais alors ce n'est plus la beauté. » Et c'est vrai. Et ils diront la même chose à un savant ou à un philosophe : « Vous cherchez la vérité, mais la beauté, vous vous *en servez* pour amener à la vérité — alors ce n'est plus la beauté. » Il faut reconnaître que la beauté a quelque chose de propre, par où elle est première — autrement elle ne serait plus la splendeur de la forme.

Là se pose un problème très délicat : Peut-on faire une œuvre belle qui soit contraire à la bonté morale ? Il est sûr qu'une œuvre belle, du moins qu'on dit belle, et qui serait contraire à la morale, ne serait pas du tout éducative, parce qu'elle attirerait vers autre chose que le bien de la personne. C'est tout le problème du cinéma et de la télévision dans le domaine de l'éducation. Aujourd'hui, la beauté a son domaine, où elle est souveraine, et on n'a le droit de rien dire, sous prétexte que « ce film est beau, le reste nous est égal ! » Non, on n'a pas le droit de dire cela. Alors, comment ne pas relativiser la beauté par le point de vue moral, et comment ne pas relativiser la beauté par rapport à la vérité ? Le problème, déjà délicat au plan philosophique, l'est encore plus pour l'artiste. J'ai beaucoup cherché dans ce domaine, quand j'enseignais la philosophie de l'activité artistique à l'Université de Fribourg ; c'était un problème qui revenait tout le temps, parce que de jeunes artistes (peintres, musiciens) suivaient ce cours, et que dialoguer avec eux m'intéressait beaucoup. Un art cherche à réaliser une œuvre qui s'impose, qui soit belle ; on ne cherche pas la beauté, on cherche l'œuvre, une œuvre qui « se tienne » et qui, parce qu'elle se tient, est belle et séduit. Elle ne séduira pas tout le monde, puisque les sensibilités sont différentes, mais elle séduira,

¹⁰ Ps 44, 3.

ou bien on dira : « Au moins, cela se tient, c'est quelque chose. Ce n'est pas tout à fait ce que j'aurais aimé, mais c'est tout de même quelque chose. »

Quel est le critère pour qu'une œuvre à la fois reste belle et soit intégrée dans l'éducation, dans la formation de l'homme ? Car c'est bien cela, en définitive, qu'il faut regarder.

Il faut que la beauté, qu'une œuvre belle, ne soit jamais en contradiction — je ne dis pas avec la *morale*, mais avec la *finalité* de l'homme. Une œuvre qui briserait la contemplation, ou qui briserait l'amour d'amitié, pourrait avoir des aspects très séduisants, mais elle ne serait pas belle parce qu'elle ne serait plus *humaine*. C'est l'aspect humain qui est pour nous la mesure du vrai, du beau et de la bonté. Il peut y avoir un dépassement, c'est sûr, mais alors, ce n'est plus œuvre d'homme. Lucifer peut *apparaître* beau, mais il n'est pas beau. Cependant il séduit en apparaissant beau ; et il est capable d'apparaître comme cela dans notre imagination. Pour en revenir à l'œuvre d'art, elle peut apparaître séduisante et belle, mais si elle est contraire à ce qu'il y a de plus profond dans le cœur de l'homme, on ne peut pas dire qu'elle soit belle au sens propre, parce qu'elle va *contre la finalité de ce qui, en moi, est proprement humain*. Elle ne peut pas former une personne humaine ; celui qui serait éduqué ainsi pourrait arriver à produire des œuvres très séductrices momentanément, mais qui ne dureraient pas parce qu'elles iraient *contre* l'homme.

Il me semble que c'est la seule chose qu'on puisse dire, en maintenant qu'il faut reconnaître à l'art, à l'œuvre belle, à la beauté, quelque chose d'unique qui n'est pas relatif à autre chose et qui a en soi un certain absolu. Mais cet absolu (quand il s'agit d'une œuvre humaine), étant toujours le produit d'un homme, est donc toujours relatif à l'homme, à l'intelligence de l'homme, à sa sensibilité. Une œuvre qui brise l'harmonie sensible de l'homme, qui n'est plus en harmonie profonde avec notre sensibilité humaine, ne peut pas être belle, parce qu'elle brise quelque chose. C'est à *l'humain* qu'il faut tout le temps revenir, parce que l'éducation véritable conduit à former une personne humaine. C'est donc la personne humaine qui va permettre de comprendre l'originalité du beau par rapport au bien. Il faut maintenir qu'il y a dans le beau quelque chose d'unique : l'alliance de l'intelligence, de l'imaginaire et du sensible, pour le beau ; et il faut affirmer que le bien est ce qui va permettre à l'homme d'atteindre son bonheur, un épanouissement plénier de ce qu'il est dans sa personne humaine.